

LE CHEVAL DE L'IRLANDAIS

ROMAN

Laure Gerbaud

Auteur de *Racines mêlées*, Prix Matmut 2014 du 1^{er} roman

Créatrice du blog de conseils d'écriture www.osez-ecrire-votre-roman.com

Le Cheval de l'Irlandais est en vente sur Amazon.

« Chacun rêve d'une part de mystère dans son existence mais rares sont ceux qui font ce qu'il faut pour la mériter. »

Revenge,

Jim Harrison

« Le livre, en un mot, le plus important pour toi, il faut d'abord que tu l'écrives, et pas avec de l'encre : c'est ta vie. Nous naissons devant une page blanche, que nous nous empressons de noircir à tort et à travers, tremblant de mourir avant qu'elle soit remplie. Mets-y tes plaines, tes mers, ton soleil, tes brumes, tes tempêtes, de la vie et encore de la vie, et de la mort. »

Le voyage du mauvais larron,

Georges Arnaud

« C'est un sort pénible et ingrat que celui de l'homme qui écrit, parce qu'il est naturellement obligé d'utiliser des mots, c'est-à-dire de convertir en immobilité l'élan qu'il porte en lui. Chaque mot est une écorce très dure, qui renferme une grande puissance explosive ; pour trouver ce qu'il veut dire, il faut le laisser éclater en soi comme un obus, et libérer ainsi l'âme qu'il retient prisonnière. »

Lettre au Gréco,

Nikos Kazantzakis

Chapitre I

Je ne me reposais jamais. Mes sommeils eux-mêmes étaient chargés de rêves et mes rêves sources d'apprentissage. Passionnément, j'œuvrais à mon destin. Je riais et pleurais à l'excès. Je me roulais dans l'herbe sauvage, écrasais la feuille de sauge sous mes doigts, relevais ma cuisine de thym, emplissais mes poumons de lavande. Plongée dans la Méditerranée profonde, je poursuivais les poissons par jeu, jaillissais au grand soleil les mains pleines d'oursins. J'en dévorais le corail sauvage sur des rochers éclatants de lumière. Ces jours-là, toute la mer entrait dans mon corps. Je jeunais pourtant dans la solitude quand mon métier d'écrivaine l'exigeait mais s'il fallait honorer la compagnie, je festoyais, m'enivrais et mangeais comme une ogresse. Je méprisais les demi-mesures. J'adorais les animaux pour la gratuité de leur amour. J'aimais les femmes, mes sœurs humaines, les hommes, mes frères humains. Mais je les haïssais quand je comprenais qu'ils voulaient me rendre prisonnière de leurs désirs. Stupéfaite, je découvrais le vrai visage de leur amour et le nommais aussitôt haine. Je me détournais et luttais pour regagner ma liberté. Je l'ai retrouvée et perdue maintes fois. Lorsqu'on vit pleinement, on lutte pour l'amour, la liberté et contre la haine. Qu'importe que mon affirmation paraisse simpliste ! Je la sais exacte pour tous ceux qui possèdent un cœur, c'est-à-dire du courage.

J'ai connu des bras forts et tendres, d'autres grossiers et décevants. J'ai entendu et donné des mots d'amour mais la discorde aux mots cinglants ne m'a pas épargnée. La maladie m'a rompue plusieurs fois. J'ai aidé à sauver des vies mais j'ai dû accepter la mort de ceux que j'aime. J'ai perdu les pays de mon enfance, éprouvé

l'exil. J'ai goûté à l'amère trahison, l'injustice patentée, vu mes amitiés piétinées, mes amours se défaire. Je me heurtais à l'égoïsme des êtres, parfois au mien, et toujours à l'indifférence de tous.

Mais, à chaque entorse, je me suis redressée sur mes fragiles pieds d'argile. Je me révoltais sans cesse... Et dans cette révolte où entraient la passion, l'amour et l'espoir, j'accomplissais mon devoir humain : je n'ai délégué à personne le pouvoir de décider de mon destin. J'ai fait ce que je devais et si je tremblais d'effroi sur le chemin choisi, je serrais les dents, les poings et devenais plus sombre. Rares furent ceux qui essuyèrent mes pleurs. J'avais, grimpais laborieusement pour atteindre mon but. Que j'y sois parvenue ou non est sans importance ; ce qu'il fallait, ce qu'il faut, c'est s'élever. Ne pas se contenter de la route plate. Voici ce qu'exigent les âmes fortes, les âmes qui s'imposent de parvenir à leur salut. Je meurs et me regarde sans frémir dans le miroir. Au bout de sa vie, que peut-on désirer de plus ?

J'avais, je grimpais et mes mains, mes pieds étaient en sang. Je suis couverte de cicatrices mais je m'en vais en paix avec moi-même. Ce que je voulais conquérir, je l'ai conquis. Je ne laisse rien derrière moi : aucun regret. J'ai profité de tout et emporte tout : mes souvenirs. Je cheminai et apprenais qu'il faut douter de ce qui se dit, ce qui s'écrit. L'homme évolue dans le mensonge. Je refusais les évidences. Sans cesse je remettais tout en cause, si bien qu'il était difficile de me forger une morale et une pensée propres. Je crois cependant y être arrivée. Ma personnalité était naturellement assise ; cela a beaucoup facilité le travail de mon esprit. Si je ne voulais pas m'éloigner inconsidérément de l'humanité, c'est que je ne reniais pas ma part humaine. J'essayais de concilier deux extrêmes : ma nature révoltée et mon appartenance à la civilisation. Ma grandeur aura été d'avoir tenté cette union sans me lasser. Tout être devrait aller à la quête de son Graal. Pour approcher du mien,

j'ai enfourché bien des chevaux de bataille. Quand la monture se cabrait, je m'accrochais à son encolure. J'ai été jetée à terre bien des fois mais je repartais au pas, au trot, et enfin au galop jusqu'à la prochaine secousse. Le terrain et le climat n'étaient pas toujours propices à la course mais le but illuminait l'horizon comme un soleil et je désirais plus que tout l'atteindre. Bien qu'elle fût grande, je n'ai jamais ménagé ma peine. Et j'ose ainsi affirmer sans orgueil mais sans honte : je n'ai pas démerité.

Mais si cette introduction est exacte, elle est cependant fautive sur un point : je ne suis pas une sage vieillarde. Ma vie est devant moi, non derrière. Je ne puis en faire le bilan. Je n'ai pas atteint un tiers de siècle. En cette année 1989, je suis âgée de trente-deux ans. Bien que jeune, j'ai eu ma part d'expériences. J'ai vécu pour dix mais je vivrai pour cent. J'ignore encore bien des choses. Je n'ai pas été assez éprouvée. Je n'ai pas encore mérité d'affirmer que je n'ai pas démerité.

Je me penche sur mon œuvre. Elle est loin d'être accomplie. Je cherche et c'est toujours comme un aveugle que l'on cherche : à tâtons. Je cherche à ciseler au mieux l'expression de ma liberté. Bien qu'elle soit rudimentaire, fragile statuette de terre et non de pierre, je sais qu'elle est littérature. Voici pour sa forme. Mais son contenu ? Quels sont les mythes, les histoires que je dois écrire ? Où suis-je plus douée ? Ou plus sincère ? Comment évoquer l'émotion, extirper des glaciales limites de la rhétorique mes romans afin que lecteur et écrivain, ensemble, sentent leur sang battre dans leur pouls et palpiter leur chair chaude ? Où cesse la limite entre ma vie et celle de mes personnages ? Je ne le sais pas toujours ; si je le savais parfaitement, je n'écrirais que des chefs d'œuvres.

Je cherche, je ne cesse de chercher. La création artistique exige une confusion sympathique. Je ne suis pas maniaque de l'ordre. L'ordre nie la vie. Il impose des bornes, empêche de recevoir comme d'offrir. Or la création est don et illumination. Pour la recevoir, il faut savoir se rendre disponible. C'est là sans doute le plus redoutable, le plus ardu des problèmes qu'elle pose. L'univers souvent stérile des hommes s'interpose sans cesse entre mon monde et ma personne. Je paye le prix fort pour entendre ma propre voix : c'est la solitude. Mais qu'importe ! Je suis prête à la supporter car entre le monde d'autrui et le mien, j'ai choisi depuis longtemps.

Ceux qui m'appellent mégalomane ou égoïste m'indiffèrent, m'exaspèrent ou m'amuse selon mon humeur. Leurs prétendues attitudes nobles consistent à accepter, comme une prétendue preuve de courage moral, leur existence telle qu'elle est, sans tenter de s'élever ; ce ne sont que des attitudes molles. Leur altruisme n'est que poses : m'ont-ils jamais tendu la main ? Ont-ils tenté de répondre à mes questions ? Ils ne voulaient rien entendre. On ne m'a pas aidée à m'orienter. Je connais les démarches inutiles, les portes qui se ferment, les promesses qui n'aboutissent pas et les manuscrits renvoyés sans un mot de réconfort, ni même un simple avis de lecteur. Je connais les nuits sans sommeil, la lente gestation qui s'effectue dans l'angoisse, au tréfonds des entrailles, pour que naisse un roman dont on doute déjà... Je connais les sourires contenus, les lueurs d'ironie dans les yeux de ceux qui se disent vos amis quand vous osez un mot - un seul - concernant vos difficultés d'écriture. Mais je n'ai pas cessé d'écrire et de chercher ma liberté à travers ce que j'écris. En ceci au moins, j'affirme : « Non, je n'ai pas démerité. »

Mais il faut être juste : j'ai aussi connu le soutien et l'amitié. Et je n'ai pas toujours été prête à endosser les responsabilités qu'entraîne la réussite ; j'ai laissé échapper des opportunités qui auraient amélioré mon existence. Oui : je ne me suis pas

toujours montrée à la hauteur. Ce furent les rares moments où la peur me servit de guide.

Quand j'ai compris que je ne parviendrais jamais à ciseler mes mots comme je l'entendais là où je vivais, Paris, j'ai voulu m'installer dans un grand berceau de la liberté. J'ai réuni mes maigres économies, abandonné mon poste de professeur et me suis installée dans un hameau perdu de Grèce. Elle est notre père et mère à nous tous, méditerranéens. Qu'on l'évoque et je pense aussitôt : Grèce, terre où les premiers hommes libres naquirent, le jour où ils inventèrent la démocratie. Le pays a changé mais il subsiste de beaux restes dans le caractère des gens. Je ne parle pas de ceux des villes, qui sont comme partout ailleurs, mais des derniers paysans farouches parmi lesquels j'ai préféré m'exiler sur une île minuscule dont je tairais le nom. Presque déserte, verdoyante, d'une cinquantaine de kilomètres à peine, elle abrite seulement deux villages et quelques fermes isolées. Cette garantie de solitude est également celle de ma liberté. A Paris, le téléphone sonnait sans cesse, mon esprit était distrait par mille sollicitations qui n'étaient que vents absurdes, désincarnés. Depuis quelques mois, je reprends goût à la vie.

En cet hiver grec, loin des monuments envahis de touristes et des saisons consacrées, je parcours les ruelles et les visages, et possède au moins une certitude : ce que j'ai fait de mieux fut de venir. Tout mon sang de latine s'éveille et s'échauffe à la vue des murs rugueux blanchis à la chaux, des belles rides sur les peaux burinées, des lauriers frémissants sous les baisers des vents charnels. Mes narines palpitent et s'enivrent d'un air incomparable chargé de sel et de terre mouillée. Je descends lentement par un sentier de chèvres et perçois les tintements de clochettes suspendues au cou des bêtes ; une odeur caprine monte du troupeau, imprègne mes vêtements quand je me penche pour caresser une biquette. Son

apprêté et sa franchise me rappellent celle des chevaux que j'ai toujours aimés. Alors mes poumons se font plus vastes et s'étendent jusqu'à emprisonner tous les parfums du monde.

Avec le berger, nous nous sommes fait un simple geste. Il a disparu, la musique des clochettes et des bêlements sur ses talons. Les dieux sont de simples hommes que je croise et salue. Ici, d'une main levée, d'un sourire furtif, nous nous communiquons notre bonheur d'être nés, et nés sur une planète si belle. Je marche vers la mer. Au dernier détour du sentier, un oranger donne ses fruits à l'hiver et derrière lui m'attend le spectacle sacré d'une mer antique, immortelle. Avant de parvenir à ce tournant, je respire toujours très fort comme un jeune chien conscient de ses forces, franchis à la hâte les quelques mètres qui me séparent de l'oranger, le dépasse, et reçois la mer en pleine poitrine. Je cours comme le jeune chien jusqu'à l'eau, mouille mes pieds d'argile, oublie que la corde trempée de mes espadrilles deviendra semelle de plomb ; je plonge mes mains en cuvette dans l'eau, dans ce geste arabe que j'ai appris toute petite en Algérie, inonde mon visage. Libérée du poids de la vie moderne, je pense très vite : « Adieux, odieux mirages de gloire ! » Ici, la vie est simple, bien plus simple. Ici, la seule gloire de l'homme est de vivre. Et c'est une grande gloire. Un goût de sel s'inscrit sur ma bouche. Je me lèche les lèvres. J'ai soif et faim du monde ; mon corps rugit de bonheur et je pourrai avaler un mouton rôti entier.

Une fois, poussée par une joie sauvage, primitive, j'ai poussé un cri immense qui est allé se perdre sur les eaux, de l'autre côté du monde. Il n'était pas prémédité ; il est venu, spontané, sincère ; c'était ma part animale qui s'exprimait, le jeune chien fou qui danse en moi et que mon existence parisienne contraignait jusqu'à le tuer. J'ai compris que je ne retournerais jamais vivre dans une grande ville déshumanisée.

J'ai compris qu'il est faux qu'à trente-deux ans nous abordons la vieillesse en pointillés. J'ai senti le chien fou qui gambadait joyeusement et s'amusait à agacer les chèvres en leur mordillant les pattes, je l'ai senti prendre possession de moi, enfler dans mon corps comme mon cri enflait sur les eaux. Alors, j'ai crié à la mer : « Moi aussi, je suis un chien fou ! »

J'ai perdu la tête. J'étais plus heureuse, plus vivante que je ne l'avais jamais été. Je me suis jetée toute habillée dans la mer, mes habits collaient à ma peau, mais plus rien ne pouvait m'entraver et je nageais, libre, merveilleusement libre... Je riais avec la mer, les falaises rouges déchirées, les pins pleins d'odeurs de résine, le pâle soleil d'hiver, le bleu des cieux azurés. Je plongeais, retrouvais l'air salin que mes cheveux fouettaient, je riais toujours, replongeais, oubliais le froid. J'ai regagné la plage, me suis ébrouée et jetée sur le sable comme un animal. Longtemps je me suis roulée dans le fourmillement du mica : j'étais devenue un jeune chien fou et libre... Je ne pensais plus. Le bonheur est d'essence éphémère ; il faut être tout entier disponible pour qu'il se manifeste. Le bonheur est orgueilleux. Vexé, il vous rejeterait. J'étais le chien, la folie et la jeunesse, tous les parfums de la Grèce étaient entrés dans mon corps, sa végétation, sa mer, ses hommes. Le bonheur n'est rien d'autre qu'une parfaite communion avec la nature du monde. Comment cela aurait-il pu m'advenir à Paris ? Etendue, riant encore, les grains de sable épousant étroitement mes membres, je saisis en un éclair pourquoi je comparais les Grecs de ce village perdu aux dieux qui règnent sur les milliers d'îles de la Grèce depuis cinq mille ans ; ils sont les descendants des dieux. Auparavant, je pensais : les dieux n'ont jamais existé. Mais je compris mon erreur : les dieux ne sont pas imaginaires ; ils sont le peuple grec lui-même. Ils sont bien immortels. Et entre la sage beauté d'Apollon et l'ivresse de Dionysos, je sus que je me tenais du côté de l'ivresse. Des

larmes de joie ont coulé sur mes joues, se frayant un passage entre les grains de sable. Je connais le bonheur, ai-je songé. C'était un instant solennel : la première fois que cela m'arrivait. J'exultais. Une joie divine avait pénétré mon cœur. Oui, l'homme est sacré, balbutiai-je. Je m'émerveille qu'aucun berger ne soit passé à ce moment car il m'aurait certainement pris pour une folle. Mais peut-être le berger lui-même, si souvent en contemplation, est-il parfois en proie à une telle exaltation ?

Mon sang de latine s'est définitivement éveillé ce jour là. Il ne dormira plus jamais. Je suis remontée chez moi le soir. Je me moquais du froid et de l'humidité. Toute la journée, j'avais regardé la course du soleil en mangeant les oranges que j'étais allée cueillir. Qu'importait que j'eusse encore faim : je sentais que quoi que je mange, je serais insatiable. Même mes yeux dévoraient le paysage. Depuis des années, je me plaignais de ne plus savoir regarder mais ce jour-ci j'appris de nouveau à voir : j'observais la lumière, ses jeux sur la mer, ses miroitements sur la feuille d'olivier à la face argentée et olive, comment elle déshabille ou recouvre l'écorce d'un tronc, déchire les entrailles de la falaise, blesse les cailloux d'un éclat vif ou adoucit la rudesse de certaines plantes... Je songeais : « Ô lumière, j'ai compris ton miracle ! » J'étais éclairée. De l'air froid qui me piquait et fourmillait dans mes doigts, je pensais : c'est le souffle épique de la poésie qui passe sur toi. Et ce vent froid, je le bénissais de ce qu'il m'éveillait et maintenait mes cinq sens en alerte pour jouir parfaitement du monde.

J'étais épuisée quand je suis entrée dans ma petite maison rustique à la porte basse : j'avais fait le plein de bonheur. J'avais même oublié, durant tout un jour, que je ne parvenais pas à écrire un roman qui me satisfasse pleinement. Je m'étais lavée de la littérature dans la mer. Je m'étais purifiée du malheur dans la mer. Je me sentais propre comme un galet longuement poli entre les mains de notre mère

Méditerranée. Et mon orgueil renaissait ; mon orgueil c'était cela : avoir su jouir de la vie. Cela vaut bien toutes les littératures !

Au contact de la Grèce, mes ancêtres piémontais s'étaient manifestés dans mon sang : des paysans qui crevaient de faim et dévoraient cru le maïs quand ils parvenaient, par miracle, à le voler. Cela mon arrière-grand-mère maternelle le racontait. Des ouvriers misérables qui s'émerveillèrent comme des enfants, quand ils prirent le train pour s'exiler en France, de tous les mégots qui traînaient dans les wagons. Ils les fouillèrent de fond en comble, ramassèrent les mégots sans en oublier un seul et, riches comme des grands ducs, tirant des cigarettes qu'ils venaient de fabriquer des bouffées d'espoir, vinrent s'installer en Provence. Les illusions de la fumée trompent la faim. Cela mon arrière-grand-père maternel qui était dans ce train le racontait et mon grand-père me le raconta. Ils bouillaient dans mon sang ces italiens têtus, fiers et humbles, qui luttaient âprement pour gagner leur pitance de chaque jour. Ce soir-là, j'eus honte de mes dernières années à Paris où, éloignée de la terre et ce qui fait l'homme complet, j'avais appris au contact d'un parisianisme imbécile à réfléchir avant d'agir. C'est ainsi que j'en étais venue à écrire si peu, et au prix de tant de difficultés ! Au diable les finasseries et les mièvreries de la psychologie, je ferais comme mes ancêtres : je travaillerais pour vivre. « Ecris ! Ecris ! Oublie tout pour écrire ! Oublie les mythes qui exaltent la douleur de la création, les poètes maudits, oublie les inepties et les raffinements stériles des vieux peuples d'Europe, les existences déglinguées de Rimbaud et Baudelaire, de Modigliani et Mozart ! Ton sang est toujours neuf, il ne vieillit pas au contact de celui de tes ancêtres, il s'enrichit au contraire, se charge du fumet du passé, des luttes ouvrières, des bouillonnements de la Commune, des grèves et guerres syndicales. Oublie l'intellectualisme né de frustrations inavouables, le snobisme qui

l'accompagne, tu n'es pas concernée par ces distractions de salon mais par la vérité abrupte ; oublie qu'il est de bon ton de se torturer quand on est écrivain, oublie et écris ! Travaille ! Travaille dans la joie et la facilité. Car quand on connaît notre raison d'être, tout devient fluide. Le monde devient abondant. Oublie ces intellectuels à qui tu es censée ressembler. Tu es libre de leurs complications. Ils n'aiment pas la vie ; toi, tu l'aimes. Montre la voie : montre aux hommes qu'il faut aimer la vie. Ecris-le ! Il faut jouir de nos passions et non les étouffer ! »

Voici ce que je me répétais en ôtant mes vêtements glacés puis en fouettant mon sang sous une douche brûlante. Je dévorai une réconfortante daube provençale que j'avais laissée mijoter sur le poêle à bois dès le matin. Elle m'évoquait mon pays mais je ne cédaï pas à la mélancolie. J'étais pleine d'enthousiasme. Son léger goût d'orange parfuma mon palais longtemps après que j'eus saucé mon assiette avec de grosses tranches de pain, jusqu'à la dernière larme. Je buvais de grandes lampées de vin grec. J'étais ivre : le bonheur monte à la tête. Pas plus que cet après-midi, je ne pouvais combler ma soif de vivre, jouir, sentir, être. Toute ma vie, j'ai désiré non pas me sentir plus à l'aise, confortablement installée dans mon corps et mon esprit mais être davantage, me sentir plus vivante, plus présente au monde. Ceci exige d'éprouver beaucoup et longtemps son corps et son esprit. Je suis naturellement tournée vers le difficile et non le facile, le dur et non le doux. Je n'aime pas les tendresses des prairies normandes où paissent des vaches paisibles mais les jungles et les pampas ; je préfère à tous les bacs à sable où s'amuse les enfants le plus aride des déserts. Le Sahara me va droit à l'âme. C'est peu dire que les extrêmes m'attirent. Je sais par expérience qu'il est faux qu'ils ne se rejoignent jamais. Ma sensualité ne m'avait-elle pas poussée à risquer la pneumonie dans mes habits trempés, au grand vent toute une longue journée, puis à déguster, dans le

modeste confort de ma minuscule maison, une cuisine préparée avec art et amour, façon bien bourgeoise d'apprécier l'existence ?

L'esprit encore affamé mais le corps repu, je me couchai. Le jeune chien fou s'apaisait, sa queue battait moins fort, il jappait moins bruyamment. J'avais tant appris en quelques heures... Compris qui je suis, vers quoi je me dirige, pourquoi j'écris et ce qu'il me faut écrire. Demeurait le mystère de la nouvelle forme que prendrait ma littérature. J'avais bien entrepris un nouveau roman mais sans véritable contentement. Je cherchais autre chose, une autre histoire, d'autres personnages, un autre message, différents de ce que j'avais écrit jusqu'alors. Je sentais profondément que j'avais commencé à transformer mon monde intérieur et que ma littérature ne pourrait plus être la même car toute littérature reflète le monde intérieur de son auteur. Mais je n'en savais pas encore assez sur moi pour entreprendre ces changements dans mon écriture. Après ce roman, il y aurait un autre livre. Et toujours il me faudrait en rechercher la forme, le moule à la fois semblable et dissemblable au précédent. Tout cela tournait et retournait dans ma tête. Il faisait nuit depuis longtemps mais comment parvenir au sommeil ? Émerveillée, je contemplais par la fenêtre le ciel étoilé, du fond de mon lit. Les volets étaient restés ouverts.

Un long éclair lacéra le ciel viril. Des gouttes de pluie jaillirent de son torse pour rejoindre les mamelles de la terre. Poitrine contre poitrine, le ciel et la terre haletaient. Contre toute prudence, je ne me levai pas pour fermer les volets. Je voulais me réjouir du spectacle de l'accouplement de Gaïa, la terre, et d'Ouranos, le ciel, dont naquirent les Titans et les Cyclopes, racontent les légendes grecques antiques.

Chapitre II

Ma chère Maeve

Je ne peux te décrire mon inquiétude ; je ne possède pas de mots suffisamment éloquents lorsqu'il s'agit de mon fils. Autrefois, je t'aurais parlé de détresse mais je vais mieux : je m'habitue à ses excentricités et à cette situation d'attente sans fin.

Je suis allée le voir en Irlande la semaine dernière. Il a beau approcher de la quarantaine, il reste un môme pour moi. Tu imagines le voyage, le bazar que c'est depuis Los Angeles quand tous les vols directs sont réservés : vol pour Paris, changement à Orly, vol pour Dublin. Il paraît qu'une ligne régulière va être créée entre le Killarney et Dublin. Je l'attends avec impatience, si toutefois les rumeurs sont vraies. J'ai loué une voiture à l'aéroport de Dublin, comme toujours, car j'en ai de toute façon besoin pour mon séjour. J'ai voulu revoir la mer d'Irlande tout de suite et malgré ma fatigue, j'ai rallongé ma course au lieu de couper à travers le pays. J'ai suivi la route qui longe la côte une petite heure avant de la quitter et j'ai enfin traversé l'Irlande. Puis j'ai pris des routes de chèvres pour parvenir à la ferme de mes parents, paumée dans la campagne de la péninsule de Dingle, à environ 8 miles du village du même nom. Tout cela ne t'évoque pas grand-chose sauf peut-être un parfum de sauvagerie ; cette côte, dans le Kerry, est connue pour être la plus belle d'Irlande, et parfaitement préservée. Ici, pour mon plus grand bonheur, on parle encore gaélique et j'ai plaisir à retrouver et parler la langue de ma mère.

C'est la bonne époque : la bruyère a fleuri partout, j'en pleurerais presque ! Autour de la ferme, maintenant simple et grande maison de famille en pierres sèches, au toit de chaume, retraite pour solitaire sans animaux ni potager depuis la mort de mes parents, tout est bleu et violet jusqu'aux falaises et à la mer, deux cent mètres plus bas. Je ne peux t'exprimer à quel point la bruyère me manquait.

Mais pas trace de Kevin. Il s'y entend pour brouiller les pistes... trois années que cela dure. Il m'avait pourtant écrit qu'il viendrait passer une partie de l'hiver ici. Penses-tu ! Il n'a pas mis les pieds dans notre maison familiale depuis au moins quatre ans. Il est pourtant parti avec un trousseau des clefs mais dieu sait ce qu'il en a fait où il se trouve maintenant ? Je le revois toujours enfant, courant autour de la ferme avec des cris d'indien ; à ses trousses, riant aux éclats, mon père qui l'adorait et Morris, son frère à peine plus âgé. Comme ils chahutaient alors ! Ils étaient si merveilleusement insoucians...

J'ai poussé très tôt ce matin jusqu'à la falaise, puis la plage. C'est sublime. Tout est liquide dans ce pays ! Le ciel, l'océan bien sûr, l'atmosphère surtout. Tout est gris, bleu, vert, d'un raffinement et d'une mélancolie extrêmes. Bien couverte, chaussée de bottes en caoutchouc, j'ai marché. Je me suis enivrée des effluves salins en descendant le sentier abrupt qui mène à la mer. J'ai ôté mes bottes trempées par la rosée sur les herbes pour plonger mes pieds dans l'eau glacée. Revigorante serait trop faible : la mer me brûlait comme un feu. Quelle différence avec la Californie où je vis depuis si longtemps : les pins, la sécheresse, la chaleur, les plantes odoriférantes, la lumière violente mais si belle... L'Irlande est l'univers inverse. Ici, la lumière est diluée comme une tache d'aquarelle qui déborderait du cadre. Elle emporte tout sur son passage, le ciel, l'eau, la lande, même la maison dont le toit, tremblant de loin sur le faite, se confondait avec les airs. Je me demandais, en

revenant, si ma ferme était réelle. Les étrangers qui se perdent dans le Kerry ne se demandent plus pourquoi notre mythologie est foisonnante de créatures extraordinaires : pas étonnant dans nos paysages fondus où tu te demandes constamment si tu ne vas pas disparaître à tout jamais, absorbé par les landes ou le sort d'un mauvais génie ! C'est un pays de fées, de lutins et de fantômes, où tout peut arriver.

Je suis heureuse de retrouver l'Irlande. Je reste quelques semaines dans ma maison de pierres et de vieux meubles en bois qui craquent comme au temps de mon enfance. C'est réconfortant d'entendre leurs bruits, leurs grincements, leurs colères parfois quand je pousse trop brutalement une porte d'armoire, leurs balbutiements quand je vais plus lentement, car ce sont les mêmes sons, les mêmes cris, les mêmes crissements depuis ma naissance. Quand je tourne une poignée de porte, c'est également la même chanson, et dans l'escalier, le même écho métallique qu'autrefois. Cela au moins n'a pas changé. Tout ici a moins vieilli que moi. Les pierres, le bois, les objets, les meubles sont beaucoup plus forts que nous ; leur vie est bien plus longue et heureuse.

J'espère que mon fils va cesser de nous imposer cette pénitence : nous ne l'avons pas vu depuis trois ans. Pour son grand frère Morris et moi, l'attente est interminable. Pour son père aussi. Nous attendons tous et tout le temps la prochaine lettre de Kevin, c'est la seule chose à faire.

Tu te demandais sûrement où j'étais passée et maintenant tu le sais. Je me suis levée mardi avec cette idée en tête. Le jeudi, j'étais en voyage. C'est pourquoi tu ne m'as pas vue sur le cours de tennis, mercredi. J'étais dans mes bagages. Je reste beaucoup dans la bibliothèque au coin du feu de cheminée, un verre de *stout* à la

main, un livre sur les genoux, sans oublier mes lunettes de vue. Rien que ces moments d'apaisement et de calme valent ce déplacement épuisant de vingt-quatre heures ! Dans quelques jours, j'irai griller une cigarette devant la Chaussée des géants. Je partirai très tôt, entrerais en Irlande du Nord. Ne t'inquiète pas, je sais ce que tu penses : il faut être prudente. Le climat est délétère, la guerre civile gangrène le pays depuis trop longtemps, c'est comme une vieille habitude dont il ne sait plus se débarrasser... Je franchirai sûrement quelques barrages. Puis j'abandonnerai mon véhicule. Je me promènerai sur les falaises, m'assiérai sur un rocher et dévorerais mes *sandwichs* face à la mer d'Irlande. Là, au moins, je suis certaine de ne pas recevoir une bombe sur la tête comme cela arrive à Dublin. Je dormirai à l'hôtel en Irlande du Sud, ce sera plus sûr, et reviendrai le lendemain. La nature sera grandiose et désolée. Et comme toujours, je ne regretterai pas le spectacle. Imagine-toi : quarante mille colonnes polygonales de pierre dressées face au vent, battues d'écume !

Il a fallu un dieu pour les faire naître. Les versions de cette amusante légende diffèrent. Je t'en donne une version bien connue : Finn Mac Cool, géant irlandais, bâtit la Chaussée en lançant des rochers dans l'eau, afin de rejoindre l'Ecosse pour se battre avec son adversaire, Benandonner. Mais quand il le vit, plus géant encore que lui, il eut tellement peur qu'il retourna se réfugier en Irlande auprès de sa femme, Oonagh. Rusée, elle déguisa son mari Finn en bébé. Benandonner accourut par la Chaussée, le vit, et s'affola à son tour : comment donc ? Mais de quelle taille serait Finn Mac Cool si son enfant était si grand ? Il retourna bien vite en Ecosse en prenant soin de démonter la Chaussée des Géants derrière lui pour que son adversaire ne puisse le suivre. Voici pourquoi la Chaussée n'est pas parfaitement plate. Elle a été montée et démontée à la va-vite par des géants !

Pour les géographes, elle est née voici soixante millions d'années d'un refroidissement rapide de lave. Où est la vérité ? Mais surtout, laquelle préférons-nous ? Tu me connais suffisamment pour savoir que je trouve la légende plus grande que la réalité. Quant à Finn, certains disent qu'il est mort, d'autres qu'il dort encore dans une grotte. Si je pouvais le rencontrer, quelle peur mais quel spectacle !

Oui, oui, je sais ce que tu me dis, je t'entends Maeve ! Ne t'inquiète pas. Trois cigarettes, un verre de vin et un d'alcool par jour. Je reste à la portion congrue. Une vraie sainte. Le désespoir ne m'étouffe pas, j'aime trop rire, cela me sauve. Rien que ce matin, j'ai ri avec Sleibhin Ó Dálaigh, le boucher de Dingle, mon village de naissance. Nous nous connaissons depuis les bancs de l'école. Après avoir affronté des trombes de pluie sous ma capuche, en sortant de voiture, j'ai fait la queue dans sa boucherie sous les yeux aiguisés et exercés de toutes les commères du village, venues comme moi acheter leur mouton. Tente d'imaginer notre fou rire pour un rien : une méchante vieille, Doreen Been Mac Lochlainn, que nous connaissons depuis notre enfance - petite fille, elle était déjà infecte et aujourd'hui, c'est une punaise de sacristie, pas étonnant -, s'est pris les pieds dans son parapluie en sortant de la charcuterie et ses saucisses ont roulé dans la boue du caniveau ! Nous l'avons tous vue à travers la vitrine mais personne n'a osé un commentaire. Sleibhin et moi avons croisé notre regard et le fou rire nous a submergés, aussi naturellement que le Shannon se jette dans l'Atlantique. La punaise m'a tellement tiré les cheveux durant la cour de récréation que j'étais ravie. Sleibhin, qui était un peu amoureux de moi, prenait souvent ma défense. Il ne l'a pas plus oubliée que moi. Voici pourquoi nous n'avons pu nous empêcher d'éclater de rire devant les commères médusées. Elle est partie, la Doreen, sans demander son reste... Peu importe, elle reviendra, Sleibhin le sait, car il est de loin le meilleur boucher à la ronde sur 100 miles au

moins. Les gens viennent de très loin lui acheter sa viande, particulièrement les grands restaurants ; c'est une célébrité du monde gastronomique irlandais.

Donne mon bonjour à tout le monde en Californie. Dis-leur que ce n'est pas encore demain que je leur ramènerai ma foutue tête de mule de fils. Cela finira quand même par arriver ; je le connais : il ne pourra pas se contenter d'un second rôle toute sa vie. Il lui faut être dans la lumière, sous le feu même des projecteurs. Voici pourquoi il rentrera un jour chez lui dans sa villa de Pebble Beach, tout simplement : comme s'il n'en était jamais parti.

Toute mon affection ma belle,

May

Chapitre III

Toute la nuit, le rire des Dieux a tonné sur la Grèce. Les ruisseaux se sont rassemblés pour former des torrents ; la terre s'est ravinée tandis que l'orage conspuait la Crète et les six mille îles grecques. Dans l'imagination des hommes et des bêtes, la mer s'est faite raz de marée. Et l'esprit de l'homme, égaré, attendait l'anéantissement du monde et la fin du chaos. Chacun, terrorisé, se tenait dans sa maison. Les tourterelles se sont enfouies dans leurs nids, les renards dans leurs terriers. Les vieilles planches grinçaient, les toits criaient, les arbres gémissaient. Les femmes ont allumé des cierges et récité des litanies, les enfants se sont blottis dans leurs jupons, les hommes ont serré les dents, les poings et sorti leur blague à tabac. Seuls les vieillards n'avaient pas peur ; leurs yeux noirs luisaient toujours : qu'avaient-ils à perdre ? Ils étaient déjà entrés dans le néant. Le tonnerre claquait en blanchissant les fentes des portes et des fenêtres. Les dieux poursuivaient leur inextinguible rire. De qui pouvaient-ils se moquer ? Dans mon lit, terrée sous une épaisse couche de couvertures, enveloppée d'un grand châle, je me le demandais, en observant les larmes de rire des dieux, encore toutes brûlantes et parfumées de l'Olympe, sillonner le long de la vitre. Elles dégouttaient sur le monde, lavaient la feuille du laurier et du citronnier, l'écorce rude de l'orange, et l'odeur du thym et de la terre montait pour rejoindre les dieux impitoyables. Et bien qu'il n'en sût rien, l'esprit de l'homme, dans chaque foyer grec, revivait la même terreur sacrée que lors de l'antique déluge... Car la mémoire de l'homme est grande. Il ne s'agit pas de savoir

si le déluge a existé mais d'admettre que les entrailles de l'homme se souviennent de cette fable.

Cette nuit, nous faisons partie de la fable. Chaque être devenait Noé, calfeutré et impatient dans son arche. Je n'y échappais pas. Je savais qu'en dehors de mon minuscule refuge, la fourmi se noyait, les ailes du papillon étaient broyées, le chien hurlait de terreur, la chèvre grelottait de froid, et les ruisseaux, gonflés par les larmes des dieux hilares, charriaient des millions de cadavres de petits oiseaux, de mulots, de vers de terre, d'insectes, de crapauds innocents. Je m'en sentais si proche ! J'aurais voulu les faire entrer, un à un, dans mon minuscule foyer afin de les sauver. A Paris, je n'avais pas su faire entrer suffisamment les hommes et les femmes dans ma maison comme je n'avais pas su faire entrer suffisamment le monde dans ma littérature. J'avais vécu trop seule malgré ce bouillonnement superficiel d'existences croisées à longueur de journées, dense au point de m'envahir. Mais rien qui ressembla au véritable amour ou l'amitié fidèle, rien qui ressembla non plus au livre de tolérance et de paix que je désirais ardemment écrire. Pour cette raison, j'étais là, isolée de mes frères humains, sur une île déserte. J'avais manqué de compassion pour mes frères humains et j'avais pourtant soif de justice. Mon cœur et ma raison s'étaient embrouillées dans un passé lointain et ne parvenaient plus à s'accorder. Mes livres s'en ressentaient mais pas seulement mes livres : toute mon existence. Sinon pourquoi aurais-je été surprise par mon récent bonheur ? J'aurais eu connaissance de bien d'autres joies.

Noé, seul dans son arche, se serait ennuyé de la création malgré son bonheur d'être toujours en vie. Il aurait ressenti de la honte de se savoir privilégié. Il aurait supplié : « Dieu, pourquoi m'avoir choisi ? Qu'attends-tu de moi ? Tu ne m'as sûrement pas sauvé sans une idée derrière la tête ! Tu exiges certainement de

grandes choses de moi... Ne m'abandonne pas ! Réponds-moi : que dois-je accomplir ? » Car Noé n'aurait pas supporté d'avoir été sans raison la seule créature sauvée. Mais Noé n'a pas été confronté au problème ; Noé naviguait avec toute la création. Moi, je savais que j'étais presque sauvée, je savais que beaucoup de choses m'avaient été révélées, je savais quelle était ma mission mais je ne parvenais pas à l'accomplir. Depuis des années, je me sentais coupable de ne pas réussir à écrire le livre attendu. Comme je le disais, mon cœur et ma raison n'étaient pas en harmonie. Mon âme ne faisait pas écho à ma chair et ma chair désapprouvait mon âme. Ainsi, pas un seul des livres que j'avais écrits ne me satisfaisait pleinement.

Une de mes seules certitudes était la suivante : j'avais choisi mon arme, l'écriture, pour aider les hommes et leur montrer le chemin de la justice humaine et de l'amour. Mais pour aider les hommes, il faut d'abord s'aider soi-même. Voici pourquoi, seule dans mon arche, loin de ma France natale, j'écoutais, du fond de mon lit chaud, la danse des dieux grecs. Je pensais à chaque feuille de laurier battue par les vents brutaux, chaque branche d'olivier tordue, et à mon âme qui pliait, ne brisait pas mais pour laquelle j'avais peur : et si elle venait à céder ? Je rentrerais en France, cesserais d'écrire, méconnaîtrais le cœur des hommes et ma vie ne serait qu'une longue mort. Tandis que le monde rugissait, que la femme enfouissait son visage dans l'épaule de l'homme, que l'homme saisissait dans sa paume la main chaude de la femme, j'espérais et désespérais tour à tour. « Comment traduire cette part inhumaine, divine, cette part d'immortalité que j'ai senti sourdre en moi, aujourd'hui, pour la montrer aux hommes ? me demandais-je. Car c'est ce qu'il faut montrer : l'esprit qui souffle sur la chair. » Mais je tendais désespérément l'oreille et n'entendais plus l'esprit. J'entendais la chair du monde se gorger d'eau et gonfler comme un ventre, prête à mettre bas une fois de plus. J'entendais sous la terre ses

os craquer et se disjoindre. J'imaginai déjà la Grèce de demain, verdoyante des milliards de pousses enfantées. Mais moi, je me sentais stérile car ce serait encore une nuit blanche qui ne donnerait aucun fruit à mes entrailles ; au petit matin, épuisée, je tenterais une dernière phrase, un dernier mot avant d'abandonner mon stylo : mais le chant attendu ne monterait pas aux lèvres.

J'en avais assez de ma tristesse. Je me suis rebellée. « C'est travailler qu'il faut ! Non te poser des questions ! » Je me suis remémorée par le détail ma merveilleuse journée. A nouveau, j'ai senti battre à mon pouls, dans mon sang et mon ventre, ma vérité intime, celle que je me dois d'écrire, et non de superficielles fabrications. Je me suis promis que j'écrirais enfin juste. La mélodie serait bonne parce que le sentiment serait vrai. J'étais fatiguée de chanter faux. Quelque chose d'âpre et de farouche m'étreignit le cœur. Quelque chose d'exaltant. Je ne savais pas ce que c'était : cela ressemblait à une force sauvage entrée de force dans mon corps, et je me débattais. Tantôt je lui étais soumise, tantôt je la chassais. Je l'avais appelée en vain durant des années et voici qu'elle était là, m'apportant une gaîté farouche, mais j'en avais peur et la rejetais. Pourtant, la lutte prit fin : elle s'installa définitivement dans mon cœur. Elle n'en est plus jamais sortie. Nul ne pourrait la chasser. Elle est mon trésor le plus précieux : elle est ma liberté intérieure.

Lorsque le souffle de Morphée a apaisé ma fièvre et la brûlure de mes paupières, les dernières gouttes de pluie achevaient de féconder le grand corps amoureux de la Grèce. J'ai dormi quelques heures. Le ciel obscur de mon sommeil s'est déchiré. L'orage de l'Apocalypse le bouleversait, entré dans mon rêve. Des nuées tremblantes cédaient passage à mon esprit et mon corps, plus léger que l'air, l'accompagnait. Je volais. J'étais emportée comme le vieux Moïse quand la mer Rouge s'écarta de lui, le protégeant, avec son peuple, de ses ennemis. Des nuages

jaunes de soufre se refermaient derrière moi dans les claquements secs de la foudre, m'éloignaient des hommes. Je voulais revenir en arrière mais mon corps n'obéissait pas et je continuais à percer la nue comme un immense oiseau. Mon cœur était figé de terreur dans ma poitrine. Mes dents claquaient, les os de mes genoux s'entrechoquaient. Je me disais : « Je vais périr de froid ou un éclair me réduira en cendres. »

Au-dessous, j'ai distingué un mont et j'ai tenté de m'y poser. Mais plus j'en approchais, plus il s'éloignait. Il s'est éloigné jusqu'à disparaître tandis que les cieux devenaient d'un bleu incroyablement beau et brutal. Les nuages ont disparu, l'air s'est réchauffé et j'ai distingué une mer et une île aux contours flous. Elles flottaient dans les airs, fondues au ciel. Tout était en suspension, figé en apesanteur. J'ai posé les pieds sur l'île avec une maîtrise du vol qui m'a étonnée.

Une voix formidable a retenti, inimitable, ni mâle ni femelle, profonde comme une grotte, chaleureuse comme l'astre solaire, décidée comme l'instinct de vie : « L'assemblée des dieux te convoque ! » Terrorisée, j'ai levé les yeux, tourné la tête mais elle semblait naître de partout à la fois et se prolongeait en un écho interminable sur les flots et les cieux confondus. Je me suis sentie mourir de peur ; je me suis précipitée derrière un rocher, jetée à plat ventre dans le sable et, les poings dans les yeux, ai attendu la fin de tout. Mais la voix inimitable a seulement tonné pour la deuxième fois et l'air s'est chargé d'un parfum de thym, de lavande et d'agacement : « L'assemblée des dieux te convoque. Redresse-toi ! Fais honneur à ta race humaine ! Lève-toi et marche ! »

Lève-toi et marche ! L'antique parole qui fait appel à la dignité ! Je me suis vue la tête dans le sable, comme une autruche. J'ai eu conscience de mon ridicule. J'ai eu

honte. Est-ce ainsi que l'on rend hommage à ses ancêtres ? J'ai rassemblé mon courage, mes dernières forces et, persuadée que j'allais mourir, j'ai montré aux dieux qui me provoquaient que je suis une femme. Je me suis levée et j'ai marché.

C'est alors que je les ai rencontrés. Ou étaient-ce eux qui avaient décidé d'aller à ma rencontre ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être y avons-nous tous mis du nôtre ? Le créateur reçoit-il la visite de ses créatures ou les créatures la visite de leur créateur ? Qui est l'hôte, qui est l'invité ? Qui décide de la rencontre ? Je fus entraînée par les remous d'une foule fantasque, turbulente, autoritaire, bruissante de cris, bigarrée de terres et de sables mêlés, chaude et moite, violente comme un accouchement, odoriférante comme les garrigues. Cette cour des miracles était le cœur de mon moyen-âge, ce territoire primitif, intime, où la petite fille que j'étais ressuscite, méprise mes attitudes d'adulte, et sublime mon existence dérisoire en s'éblouissant de légendes inventées. Mes dieux étaient cent, mes dieux étaient mille. J'en avais le souffle coupé. Ils étaient tous là...

Passionnés, égoïstes, jouisseurs, piquants comme le sel de la vie. Tous ceux de mon histoire. Et mon histoire se résume à celle de ma littérature. Eberluée, je contemplais les personnages de mes romans, ceux que j'avais décrits, ceux que je reconnaissais parce que je les enfanterais un jour. L'acte de création est prescient. Ils se chamaillaient, riaient, pleuraient, se tenaient tendrement la main ou s'empoignaient pour se battre. Certains volaient, d'autres trafiquaient, d'autres discutaient. Sur des carrés de tissu posé à même le sable, des africains troquaient de la nourriture contre des gri-gri, des onguents traditionnels, des objets incroyables, ou des sentiments inconnus, contenus dans de petits sachets de cuir à pendre autour du cou, dans lesquels un grand marabout avait introduit des papiers pliés, couverts de sourates du Coran et de formules magiques. Pour l'amour et la

jouissance, mes personnages mêlaient leurs ventres sans souci de pudeur puis chantaient à tue-tête leur paillardise ou larmoyaient leur nostalgie. Ils enfourchaient des étalons, sillonnaient les mers, vendaient leur âme, jouaient d'un instrument de musique, trichaient aux jeux de cartes, mitonnaient un plat, plongeaient dans les océans, remontaient le Nil, traversaient Paris, cousaient, mangeaient, lisaient, dormaient. Mes romans se mêlaient, les temps se superposaient.

J'ai chancelé devant l'énormité du spectacle. J'ai dû m'appuyer contre un rocher qui brûlait sous le souffle de mes personnages. Ils m'ignoraient, me frôlaient, me bouscullaient. L'air bouillonnait. Un voile de transpiration a couvert mes yeux. Je l'ai chassé d'un revers de main fiévreuse. J'ai fait encore quelques pas, poussée par la foule ; je ne savais pas où j'allais mais me constituais prisonnière. Consentante, je voulais emplir et emplir mes yeux de ce spectacle, les toucher, les sentir, leur parler. Toute tremblante, je savais que je ne m'étais pas élevée jusqu'au mont Olympe parmi les douze Immortels, les Titans, les Danaïdes, les Tritons, mais plus loin, infiniment plus loin, à la fin des fin, là où tout créateur souhaite parvenir : au sommet de sa création. Je l'embrassais d'un regard. J'avais enfin rencontré tous les miens.

Mes dieux personnels ! Ce que nous ne pouvons voir, cet invisible que nous pressentons, nous le façonnons avec notre imagination ; chacun habille les panthéons à son goût. Quelle que soit l'Histoire, les histoires, mythes, religions, superstitions, croyances, nous nous approprions les dieux. Chaque peuple, chaque ethnie, chaque être possède les siens. Il arrive également que nous imaginions nos dieux de toutes pièces, sans recours au folklore conventionnel des religions et des mythologies populaires : alors naît l'art du roman. Tout romancier est un faiseur de mythes. J'ai avalé ma salive, écarquillé les yeux. La bourlingueuse féministe, cette femme audacieuse et sans âge qui avait tout vécu de l'Occident aux colonies

africaines, s'entretenait du Livre des Morts égyptien avec Anubis à tête de chacal, dieu du culte des morts et gardien de la terre sacrée des cimetières de Basse et Haute Egypte ; dans les années 60, un prêtre italien priait pour le salut de la femme aimée tandis que celle-ci se mourrait d'amour pour un autre ; un aveugle se rendait en pirogue à l'église de l'île de Togoville où Elisabeth, un clair après-midi de 1949, avait décidé de son amour inconditionnel pour l'Afrique et de son destin ; une jeune napolitaine en chignon, au visage, aux vêtements et à l'allure d'une aristocrate du siècle des Lumières fuyait les avances de son oncle, vieillard intelligent mais qu'une sensualité débordante rendait concupiscent au-delà de la raison ; Waldo Watson, ce digne anglais au discernement prodigieux dégustait un *whisky* de trente ans d'âge tandis que le gouverneur des Sept planètes commanditait un banal assassinat quotidien ; la Comtesse Follamour s'extasiait sur la beauté d'un oiseau de Paradis entrevu sur les rives de la dangereuse *Terra Incognita* tandis que Salissou priait le fétiche du Grand Singe Bleu de protéger son village de brousse et son frère Idrissa. Mes personnages étaient multiples : malades, avarés, méchants ou généreux, ardents, sensibles, bons, mais ils étaient avant tout les fruits magiques de mon imagination. « Mes fils et mes filles ! Comme je les aime ! ai-je murmuré, les larmes aux yeux. Et pour nommer ces êtres inventés par mon amour, les mots spontanément me sont montés aux lèvres : « Vous êtes les Innombrables. » Comme des grains de sable.

Mais j'ai été saisie de peur. J'ai refusé d'y croire bien que je fusse entraînée loin, toujours plus loin par la houle de mes romans. J'ai hurlé : « Mais qui êtes-vous ? » La voix de mon âme - car j'ai compris que c'était celle de mon âme enfin révélée et non celle d'un dieu - a grondé de fureur : « Nous sommes les Innombrables ! Contemple ta création ! Fais-nous face ! Fais preuve de courage ! » Androgyne, impossible, ma

voix me fouettait le visage. « Nous sommes l'ensemble de tes œuvres. Nous sommes ton grand œuvre ! De la boue mesquine de ta vie, tu as extrait des vies riches de sentiments et d'expériences. Il te reste à les écrire ! »

Le monde s'est soudain rétréci à la taille d'une tête d'épingle. Mon cœur s'est refermé comme un guichet. Je m'évanouis, tombais en vrille dans un puits éclatant de lumière. Je me réveillai en nage dans le naufrage des draps. « J'ai manqué d'audace, me fustigeai-je, j'ai préféré revenir dans mon lit réconfortant ! Par ma faute, j'ignore encore bien des choses... Qui sont tous tes personnages ? Quels sont tous tes romans ? » Je m'exaspérai devant ma lâcheté. « Il faut rêver à nouveau. Je te l'ordonne ! » Mais il était impossible de me rendormir. Je me sentais trop bouleversée. Le monde lui-même l'était : comme une femme échevelée, la Grèce hurlait sa détresse dans la tempête. « Je suis au chaud sous mes châles après avoir assisté au plus grandiose des levers de rideaux : sur la scène d'un théâtre étrange, une sorte d'île aux Songes, j'ai admiré la danse mouvementée, baroque, de ma création. Quel corps de ballet ! Quelle chorégraphie ! Je dois oublier les livres que j'ai écrits. Mes nouveaux livres se répondront, leurs personnages se rencontreront comme je l'ai tant rêvé. D'autres l'ont fait avant moi. Je n'ai rien inventé. Pourtant, c'est cela mon grand œuvre ! Sa musique sera harmonieuse : une messe profane... Quelle orchestration ! Voici ce qu'attend tout créateur digne de ce nom : du travail, de la peine et de la joie pour des siècles ! Pourquoi te plains-tu ? »

La même gaîté que j'avais éprouvée toute la journée m'a inondée. J'étais comblée. Comme la terre, mon esprit avait été fécondé. J'avais bu à mon rêve comme à une source d'eau fraîche. Il grandirait, semblable à une plante. Le ciel, le hasard, le destin, mon âme, peu importe qui ou quoi me l'avait envoyé ; je savais qu'un jour j'en aurais la moisson : je cueillerais la plante qui, du bout de sa tige fragile, me tendrait

le premier livre du grand œuvre. Alors, tel Dionysos, je chanterais, danserais, m'enivrerais de bonheur. Ce seraient les moissons du ciel.

J'avais déjà commencé à récolter. Devant la mer, je m'étais penché sur ma terre sauvage, l'avais sarclée et avais recueilli mon âme depuis longtemps égarée. A y bien réfléchir, c'était elle sans doute qui, pour me remercier, m'avait offert cette vision. Le restant de la nuit, je serrai et berçai mon âme en mon sein, fragile nouveau-né pour qui je craignais le moindre faux-pas, le moindre courant d'air.

Je pensais que j'allais devoir l'aider à grandir, fortifier, prendre son ampleur et son assurance. Pour cela, je devais me donner l'amour que je m'étais trop souvent refusé. Pour cela, il faudrait d'autres rêves et de grandes moissons.

Chapitre IV

Hello Boy !

Qu'est-ce qui ne va pas, Kevin ? J'ai appris que tu as envoyé ta mère à Dingle sous prétexte de l'y rejoindre et tu la plantes là, avec pour mission de te ramener le maximum de renseignements, d'anecdotes, et que sais-je d'autre concernant ton arrière grand-père, ce fou sympathique qui a trotté à travers tout le globe ! Je l'ai su par sa grande amie Maeve, ce navet mal roulée, plus intellectuelle que sexy, qui joue avec elle au tennis. Mais je dois reconnaître qu'elle adore ta mère et, pour cela, il lui sera beaucoup pardonné : sa mise austère de prof de fac, ses façons garçonnières outrageusement féministes, ses mocassins vernis... Je déteste ce genre de chaussures sur n'importe quelle femme, même la plus belle ! Ses vêtements de nonne, et surtout, surtout, sa prononciation délibérément articulée et longue... Une vraie puritaine. Pourquoi ta mère la supporte-elle depuis vingt ans ? C'est un vrai mystère. Cette fille a des manières tue-l'amour avec ses dents anglaises, sa langue au vitriol, et son haleine de bonbons à la violette. Quoique cette dernière chose soit ce qu'elle possède de mieux. Entre nous, sait-elle qu'il existe des officines appelées « Salons de coiffure » et que les bouteilles peuvent contenir autre chose que de l'eau : du bon vin ? Ou du *Jack Daniels* ?

Où en étais-je ? Donc, je la croise au Club de tennis, lui propose un tournoi, histoire de la sonder au sujet de May, pardon ta mère, et voilà qu'elle me balance ça

tout à trac ! J'en ai perdu la partie, elle a fait exprès, la grenouille de bénitier ! Tu te dis que je ne l'aime pas parce qu'elle est restée amie avec ta mère tandis que ta mère a fini par me foutre à la porte, et que, de toute façon, je me méfie des lesbiennes comme de la peste ! Oui : une femme qui n'aime pas les hommes fout toujours un peu la trouille à un homme qui aime les femmes. C'est la nature. Ceux qui disent le contraire sont des hypocrites.

Je reviens au but de ma lettre ; ce n'est pas parce que j'ai mal agi durant quelques sales années avec ta mère que ça te donne le droit de la balader à l'autre bout du globe ! Qu'est-ce qui t'as pris ? Je sais qu'elle a acquis la sagesse de Bouddha (grâce à mes folies, du reste) mais pourquoi la mettre à aussi rude épreuve ? C'est à peu près ce que j'ai dit à la demoiselle - je ne peux pas dire la dame, ça m'écorche la bouche ! A Maeve, quoi ! Et bien, elle a été magnifique ; tu sais ce qu'elle m'a répondu ? « Votre fils sait parfaitement ce qu'il fait : May n'ose plus voyager parce qu'elle a peur de le rater au cas où il reviendrait sans crier gare. Alors, il a trouvé ça : l'envoyer prendre des vacances en Irlande. Il a raison, croyez-moi : elle n'est pas prête de rentrer ! Je lui donne au moins trois mois dans les vertes prairies de la belle *Éireann*. Elle a laissé tomber son poste d'université à Los Angeles cette année. Elle prendra un poste beaucoup plus prestigieux à la rentrée, toujours à Ucla mais pour un cours moins généraliste, un poste créé sur mesure pour elle, enfin : une chaire d'histoire et archéologie du monde arabo-musulman. En attendant, il lui reste encore une bonne partie de son année sabbatique devant elle, et elle est décidée à en profiter. » Une chaire d'histoire et archéologie du monde arabo-musulman : je reconnais que c'est un intitulé ronflant qui en jette ! Ça l'a toujours passionnée. Enfin, cette sacrée université a accepté de lui permettre d'enseigner l'archéologie, pas seulement l'histoire ! Première nouvelle, je n'en savais rien ! Et Morris ne m'a rien

dit ! Toi, je suis certain qu'elle te l'a écrit, que tu sais déjà. Bref, cette Maeve m'a ôté les mots de la bouche. Je n'ai rien trouvé à répondre à sa tirade, aucune répartie ! Je dois dire que je me suis demandé si elle est vraiment aussi bête qu'elle en a l'air...

Je ne sais donc pas si je dois t'engueuler ou te féliciter ! Après tout, ta mère a bien droit à une année sabbatique. Elle a marné toute sa vie. Si elle a quelques soucis de trésorerie en attendant son nouveau poste, je sais que tu te feras un plaisir d'écrire à Dorothy, cette créature de rêve qui te sert de secrétaire particulière, de nounou, et de coordinatrice à distance depuis la Californie, pour régler ce problème. Ceci dit, je n'ose pas proposer à ta mère mon aide, alors sois gentil de le faire de ma part : écris-lui que je ne la laisserai pas tomber si elle a besoin de quoi que ce soit, y compris de fric. C'est sérieux, d'accord ? Tu sais combien je la regrette...

On a refait un tournoi, Maeve et moi, et cette fois-ci, j'ai gagné. On a pris un pot au Club, discuté littérature, Conrad surtout, Steinbeck un peu, le genre d'écrivains que j'aime lire et relire, puis on s'est enthousiasmés pour *Apocalypse Now* et *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Je lui ai servi quelques anecdotes de tournage : « Nicholson portait un bonnet marin parce qu'il venait de se faire poser des implants capillaires », et ce genre de choses. On a poursuivi sur cet immense film qu'est l'adaptation de la pièce de Tennessee Williams, *Un tramway nommé Désir*, et je me suis aperçu qu'elle est intelligente malgré ses lunettes rondes, sa queue de cheval d'un blond fade, vaguement ondulée, plutôt négligée, et ses ongles ras. J'ai mis vingt ans à m'en apercevoir ! Car dès qu'elle arrivait, du temps où je vivais avec ta mère, ton frère et toi, je me débrouillais pour filer d'une pièce à l'autre, parfois même de la maison. Je la croyais niaise et vaguement illuminée. Je ne cherchais pas la bagarre : je me défilais noblement. Pourquoi te le raconter ? Peut-être pour me dire qu'en avançant dans l'âge, je deviens moins intolérant, plus humain. C'est désespérant de

vieillir, alors on s'en raconte : on va mieux, on se sent mieux, on devient plus intelligent, on vieillit aussi bien qu'un grand crû classé - un *Bordeaux* français bien sûr, un *Château Margaux* par exemple, enfin ce genre de pensées qui te viendront aussi en leur temps, vers ta cinquantaine, tu n'es pas pressé...

Pour en revenir à ta mère, ménage-là, elle se fait un sang d'encre pour toi, même si elle fait bonne figure. C'est son style : toujours digne quoi qu'il arrive ! Quand à ton arrière-grand-père, tu devrais rentrer chez toi à Pebble Beach. Tu sais bien qu'il a suffisamment aimé l'Amérique pour y laisser plus que des traces. Viens donc fouiner ici... Tu veux peut-être reprendre du service ? Ecrire un scénario relatant sa vie ? Voilà qui me mettrait du baume au cœur !

Ici, tout va bien, ma flottille de bateaux touristiques flotte, je peux même dire qu'elle flotte sur une mer de dollars à Venice, les touristes sont chaque année plus nombreux à fondre sur notre beau pays californien. Je jette des filets que je remonte plein de billets de banque, c'est toujours aussi agréable. Je n'ai toujours pas remplacé ta mère par une femme qui tient la route, je m'éparpille donc à tous les vents, picore à droite à gauche en vrai californien-vétéran de la grande époque hippie, et je m'en porte comme un charme.

Prends soin de toi comme je le ferais si je le pouvais. Il doit faire frais chez toi, la Grèce aussi a ses hivers, certainement plus rudes qu'en Californie. Bon, j'ai tenté de comprendre ce que tu cherches à vivre, perdu sur l'île grecque la plus inconnue que tu aies pu trouver. Je crois avoir compris, en partie du moins. Ecoute ça ! J'ai revu pour la centième fois *Zorba le Grec* et je ne m'y ferai jamais : toujours la même émotion ! Ah, Antony Quin ! Alors j'ai relu *Alexis Zorba* et là : ah, le génie de Kazantzakis ! Et puis... j'étais un peu avec toi, toi qui es pour moitié Zorba, l'homme

extériorisé, intrépide, pour moitié Basil, l'homme trop éduqué, sensible, intériorisé.

Puisses-tu rire et danser le sirtaki comme Zorba le Grec !

Je pense bien à toi,

ton père qui t'aime

Chapitre V

Le temps charrie l'histoire. Et le temps a passé. Du bateau qui me promène dans la mer Egée, j'écris cette histoire qui est celle de ma vie. Je ne suis plus dans mon lit, paupières closes, à écouter le vent gémir et disperser les graines qui donnent vie aux caroubiers, aux genêts, aux fleurs. J'entends le bruissement de mon sang dans mes artères, je l'entends battre contre mes tempes sur un rythme qui accompagne celui de l'eau qui lèche, par à-coups, la coque immaculée. De temps à autre, je perçois des voix étrangères dans les cursives. Il y a des Macédoniens, des Crétois, des Grecs et même quelques Turcs. Ils parlent haut et fort et j'aime les entendre rire. Je crois être la seule française. La saison n'est pas aux touristes. Je m'en réjouis : nul ne me distraira de la rédaction de mon roman africain. La croisière sera longue ; nous visitons les îles et nous irons jusqu'aux Etats-Unis. Après cela, je n'aurai plus un sou mais je vis, et vivre c'est prendre des risques. Je vais de l'avant. La proue elle-même coupe l'eau en deux, comme un couteau le beurre. La mer est limpide, le ciel tendu comme une voile bleue, et je pense à cette nuit...

Elle fut la plus décisive de mon existence. Je me sens obligée d'y revenir. Tout à coup, il devient évident que ce livre est une confidence, une confession. Ma main glisse sur le papier. Jamais la plume ne m'a parut plus apte à transcrire mes pensées, mes émotions, mes souvenirs. Ma vieille dichotomie entre mon esprit et mon expression ne me gêne plus, n'existe plus. J'écris comme je parle, comme je respire. N'était-ce pas à cela que je désirais parvenir cette fameuse nuit ?

J'étais au fond de mon lit, paupières baissées. Derrière ce rideau tiré sur la scène du monde, mon esprit bouillonnait. Dans ses alambics, ses éprouvettes, sa fantastique machinerie de laboratoire, grouillait mon grand œuvre à l'état larvaire : entrailles, sang, matières mystérieuses. Je me demandais comment trouver le secret de l'alchimiste qui métamorphose la boue en or, l'informulable en formules magiques. Ah, créer des assemblages de mots et de phrases, des romans qui iraient droit au cœur de chacun ! Me sentant proche du but, je ne désespérais pas. « Bientôt, me disais-je, j'écrirai des histoires aussi facilement que je respire. C'est une question de semaines, de jours, d'heures. Qu'est-ce quand on a tant attendu ? Un matin, je me lèverai, guiderai ma main, armée d'une plume, à l'assaut des feuilles vierges. Stupéfaite, je découvrirai sur le dessus du paquet, souveraine, la clavicule de Salomon des écrivains qui permet de convoquer à sa guise les démons de la littérature. Je les appellerai et nous réglerons nos comptes. En possession de la clef magique du pouvoir des mots, je délivrerai de sa prison le manuscrit qui est en moi, puis tous les autres. Sur le déclin de ma vie, mon grand œuvre, cet ensemble d'ouvrages, ce monstre hybride, ce roman fleuve, ne sera plus un rêve mais une réalité. Je dois attendre sans impatience car la précipitation gâche tout. L'esprit doit mûrir avec son temps.» Je n'étais pas remise de mon rêve. Je tremblais encore de joie et d'émotion quand des coups sourds ébranlèrent ma porte. Je pris conscience que la pluie était revenue et que la tempête déchirait à nouveau le monde.

Or en cette nuit d'inextinguible rire des dieux Grecs et de folie cosmogonique, cette nuit durant laquelle j'enlaçais mon âme dans un élan fraternel et spontané, je ne me croyais pas suffisamment généreuse pour recueillir et embrasser le monde. Heureusement, l'âme seule n'est rien. Je suis avant tout une femme. Et la femme qui entend l'être gémir de douleur et de terreur ne peut se retenir de lui tendre la main.

Je serrai mon châle sur mes épaules, prête à affronter la nuit, le froid, l'inconnu, repoussai les draps. Dans la tourmente, l'humain désire, comme l'animal, se terrer dans la chaleur et se remémorer le temps où, dans sa tanière, sa grotte ou sa hutte, bête parmi les bêtes, nulle conscience ne l'empêchait de jouir de son relatif confort. Pourtant, tandis que la nature, emportée par un mouvement tournoyant, subissait des éclairs de feu, je sautai au bas du lit et, dans ma longue chemise de nuit blanche, et me précipitai vers la porte car un être, au-dehors, était en danger.

Les coups ébranlaient la maison. Je regardai le poêle, semblable à un œil rouge de cyclope éclairant la nuit, mais je savais qu'en cas de besoin nul géant ne viendrait à mon secours. Le crabe gigantesque nommé peur dévorait mes entrailles. Pour que cesse ce banquet destructeur, je pensai : « Qu'entre donc le monde et nous aviserons ! Nous apprendrons le partage ; on dit qu'à deux, l'humain devient plus fort. » Le crabe jouait avec mon ventre comme avec un poisson mort. Les coups redoublaient, assourdissants. Longtemps, la tempête m'avait guettée. Je serais à ma merci. Je fis jouer le loquet, poussai le lourd battant de bois. Comme un chat furieux, la tempête se ramassa, se rua, me lacéra. Je devins aveugle. Mon châle s'éparpilla aux vents surnois de la nuit et je titubai. Souples serpents, les vents se faufilaient dans ma maison avec des cris de loups. Une main me repoussa à l'intérieur. A tâtons, sous des trombes d'eau, nous rabattîmes la porte.

Maintenant, l'homme et la femme se tenaient cois en la maison. C'est ainsi que débuta leur histoire. Méfiants, ils s'observaient. Était-il mouton ou loup affamé ? Était-elle louve ou brebis soumise ? On ne peut enfermer dans une bergerie loups, louves, moutons et brebis sans en attendre le pire. Echelée, glacée par la pluie qui l'avait transpercée jusqu'aux os, renonçant à comprendre les pourquoi de cette nuit démentielle et interminable, elle eut un geste de femme exténuée : elle s'appuya à la

porte et ferma les yeux afin de reprendre des forces. Et semblable à n'importe quel homme, l'inconnu demeura interdit face à l'étrangère, bras ballants, jambes écartées, rendu stupide par la rapidité de l'action. Il s'était attendu à ce que la porte branlante cède sous ses épaules ; à trouver le foin chaud et odorant d'une grange où reposer son corps brisé. Mais ce n'était pas l'odeur d'une grange qui montait à ses narines. C'était un mélange délectable : parfums de maison bien tenue, de femme, d'oranges piquées de clous de girofle. Décontenancé, il se balançait d'un pied sur l'autre.

Il aurait aimé un peu de silence afin de se reprendre mais le ciel et la terre s'aimaient à la furie. Cette nuit d'amour demeure l'une des plus longues et bruyantes jamais engrangées dans la mémoire du peuple grec. La femme ouvrit les yeux. Les derniers animaux de la création se dévisagèrent. Elle réprima un mouvement de surprise : l'homme était roux comme le diable et portait une barbe fournie. Elle le trouva très grand, avec l'allure inébranlable que possèdent souvent les hommes de haute stature. Vêtu d'un jean pâle, de bottes en cuir, d'une chemise claire et d'un gilet de mouton, son élégance rustique seyait à son allure distante. Trempé, crotté de boue de la tête aux pieds, il avait dû courir longtemps. Dans la pénombre, ses yeux dansaient comme des flammes vertes et son demi-sourire semblait dire : « Merci. Tu as sauvé le dernier homme de la création. » Adam et Eve se sont peut-être rencontrés en semblable circonstance. Mais la Bible ne raconte pas ce qui est important. Elle énonce des faits or nous aimons par-dessus tout les sentiments. Ses cheveux rouges tombaient sur ses épaules, embrouillés et bouclés. Il avait l'air d'un sauvage et la Grèce ressemble à une île. Entre Robinson et Adam, la femme hésita... Elle aurait pu en rire mais le temps n'était pas au rire.

Lui, que vit-il ? Une femme isolée qui lui avait ouvert son refuge, à lui, animal différent, inverse. Il admira sa témérité. Sans hésiter, elle avait sauté à bas du lit,

pensant sûrement : « Un être souffre : il faut ouvrir ma maison afin que cesse la souffrance. » Il la regarda attentivement : il la trouva jolie, brune avec de longs cheveux noirs emmêlés, tremblant de froid, jeune et effarouchée comme lui.

Sous la poussée des vents, les murs tremblaient comme des feuilles mortes. La foudre claqua tout près et, avant de s'abattre, un arbre hurla sa douleur : une longue plainte suivie d'un craquement. D'une main, la femme étouffa son cri. Elle aurait voulu agir mais elle ne parvenait pas à détacher le dos de la porte ; elle n'osait plus marcher dans sa maison. L'homme n'était certainement pas grec : trop roux, trop grand. Il portait cependant cet air de sauvagerie que l'on voit aux statues représentant les plus antiques dieux de la Grèce, ces dieux plus païens que spirituels. Dionysos, songea-t-elle, mais un Dionysos farouche... Muets comme des carpes, l'homme et la femme s'observaient, se jaugeaient, se jugeaient déjà, peut-être.

Il décida de faire un pas en avant. Je tressaillis violement mais un geste apaisant de la main, ajouté à ma fatigue, eut raison de ma résistance. Il fit encore deux pas et avança ses deux grandes mains vers mon visage. Prête à griffer, à mordre, je cessai de respirer. Mais il soulevait simplement mes cheveux mouillés qui, comme un rempart, m'avaient protégée de son regard. En quelques secondes, comme s'il m'avait toujours connue, il avait rétabli l'ordre sur mon visage. Tranquillement, il fit trois pas en arrière pour signifier : « Tu vois, je sais où se trouve la place d'un étranger dans la maison d'une inconnue : en retrait. » Je réalisai alors que durant tout ce temps, le crabe n'avait cessé de dévorer mes entrailles, et que ce temps venait de prendre fin parce que l'homme avait su m'inspirer confiance.

Je fis quelques pas, décidée à aller chercher des serviettes afin que nous nous essuyions, mais n'allumai toujours pas la lumière par peur de la foudre. Elle frappait si près qu'elle nous éclairait par à-coups ; nous étions silhouettes tantôt noires, tantôt blanches. Je me souvins : « Je pensais que je n'avais pas su faire entrer le monde dans ma vie et ma littérature. Mais cela est faux. Car voici le monde. Pour la femme, le monde est un homme. Et pour l'homme, le monde est une femme. » J'oubliai les serviettes.

Et l'homme désira la femme tandis que la femme désirait l'homme. Mais, silencieux, nous nous regardions sans oser un geste. Car en faisant entrer le monde dans ma maison, j'avais également fait pénétrer la civilisation et ses habitudes mensongères. La vie, elle, nous contemplait et constatait : « Voici encore deux êtres qui se refusent à la vie... » Nos mains, nos yeux auraient dû se frayer la route inouïe. Elle mène à l'autre, elle mène à l'extase, et peut-on espérer beaucoup mieux de la vie ? Mais nous refusions d'abattre nos meilleures cartes. La vie est un jeu à hauts risques et nous craignons l'infortune. Nos regards s'éternisaient dans les claquements de la foudre. Terrifiés à l'idée de perdre, nous ignorions que nos corps étaient déjà soumis à la loi du désir. Nous imaginions pouvoir nous échapper mais la souricière s'était refermée : oublier ce que nous n'avions pas vécu serait désormais impossible. Je sentis le vertige me prendre. Je vacillai. L'homme me tendit les bras pour recueillir son fardeau. Je glissai dans un entonnoir sans fond, sans attaches, sans lumière : pour la deuxième fois de la nuit, je m'évanouis.

Quand je m'éveillai, les mains d'or du soleil caressaient la voûte des cieux, resplendissante de bonheur. La pureté de son bleu avouait son extase. Je pensai au berger et crus à un autre rêve. Mais les faits savent chasser l'imagination pour nous rappeler à l'ordre et c'est même leur rôle. Le loquet n'était pas tiré et ma chemise de

nuit était encore humide de pluie. Je compris qu'il m'avait portée au lit et bordée comme une enfant. Avais-je rouvert les yeux avant de m'endormir ? Je ne m'en souvenais pas. Les souvenirs ne sont pas obéissants ; ils aiment trop la liberté et nous mènent à la baguette. Je me rappelai l'allure farouche de l'homme, ses cheveux, sa barbe rousse de corsaire et l'évidence, totalement absurde, m'apparut : l'homme était irlandais ! Je rejetai l'idée, secouai la tête. « Un Irlandais ici ? Un berger ? Impossible ! » Mais l'idée se fixa d'elle-même, indépendamment de ma raison. « Mon intuition est certainement juste : il s'agit bien d'un Irlandais ! » Mon esprit se détendit. « Bien, les Innombrables, l'Irlandais... C'est ainsi... Maintenant, je dois écrire. » Mais le bien-être me berçait ; j'avais besoin de repos, j'étais au chaud : pourquoi aurais-je eu envie de me précipiter ?

Par la fenêtre, je vis que la Grèce était apaisée, comme mon esprit. Les dieux ne ricanèrent plus ; les ruisseaux avaient repris leur cours naturel, la mer sa quiétude royale ; les animaux, lentement, s'extirpaient de leur terrier ou leur nid pour réchauffer leurs os transis au soleil qui avait regagné les abîmes du ciel. A l'aube, la colombe et le rameau d'olivier avaient survolé l'arche de la création. Les os de la planète s'étaient disloqués et l'accouchement avait eu lieu : la terre s'était couverte d'une parure où tous les verts chantaient et se répondaient harmonieusement. Car les enfants de la terre sont vêtus de vert à leur naissance. Les bourgeons se dressaient, fiers, et l'oranger, lavé de sa poussière, étincelait comme l'arbre de la création. Oranger ou pommier, quelle importance ! Il invitait à mordre dans son fruit. Un tel arbre ne peut donner que du bien, comme son frère pommier. Le bien, c'est-à-dire le mal, est une invention de l'homme. Adam et Eve n'ont pas été chassés du Paradis. Ils sont partis d'eux-mêmes, croyant qu'après le bien et le bonheur, ils pourraient posséder davantage. Mais ils ne trouvèrent que l'aridité du néant -

ténèbres et solitude - car il n'existe rien de mieux. Souvent l'homme, désireux d'abonder dans le sens de l'évolution, presse la marche de son destin, s'aventure, se perd, et finit par faire un immense bond en arrière et retrouver le chaos primitif. Mais c'était un oranger que je contemplais de ma fenêtre et non la folie du chaos ; je cessai de songer à l'avenir pour me consacrer à la morsure délicieuse que le présent imprimait sur mes sens. Les ténèbres de la nuit s'étaient dissipées et mon âme aussi avait eu droit à sa part de lumière. Je décidai de commencer ma journée.

En glissant hors du lit, je remarquai par la fenêtre la qualité diffuse et laiteuse de l'atmosphère. L'air arborait le teint rose des bien-portants. Il métamorphosait le monde ; les nuages étaient d'énormes bonbons irisés. Tout semblait bon enfant et je songeai : « Aujourd'hui est un grand jour. » J'entendis gratter à ma porte. « Oh, non, assez ! J'ai décidé de faire entrer davantage d'humanité dans ma littérature mais est-ce pour autant que le monde entier doit défiler dans ma maison ? Je suis venue chercher la paix sur cette île, accorder mon âme et ma chair. Ma musique est à peine plus juste et je ne sais pas l'art d'accorder mes instruments. Il me faut du temps et du silence ! Qui m'importune ? » Je ne songeai pas à l'Irlandais mais aux Innombrables, oubliant que mes filles et mes fils ne peuvent me convoquer que dans le secret de mes nuits. Mais nous aimons rêver tout éveillés et je me demandai : « D'autres messagers du bonheur ? »

Chapitre VI

Tout cela à cause de cheval ! Tout paraissait simple cette nuit : la tempête déchirait la Grèce comme une interminable écharpe emportée par le vent tandis que dans la chaleur de ma ferme, insouciant, je noircissais les pages de mon cahier comme je le fais à l'instant. Protégé par quelques murs de pierre au sein du vaste chambardement du monde, je me désintéressais des éclairs, levais de temps à autre le nez de mes feuilles pour m'émerveiller de la violence méditerranéenne du ciel et de la terre qui se faisaient front dans une scène de ménage cosmique. La Grèce secouée comme une chevelure de femme... C'est si laid une dispute entre homme et femme, pensai-je, mais celle-ci, entre le ciel et la terre, est si belle ! La dictature des dieux grecs, c'est cela : faire peser la beauté même sur la vilénie. Je me penchai à nouveau sur mon cahier en pensant à l'application que je mettais, enfant, à écrire une calligraphie élégante, plissant des yeux et tirant la langue pour mieux juger du résultat.

Mais l'enfance était loin avec mon pays. J'ai eu la nostalgie des Etats-Unis ; une longue bouffée mélancolique m'a aspiré vers l'arrière sur les terres de mon passé. J'ai revu des criques de Big Sur très tôt le matin, désertes, surplombées comme ici par les pins, mais noyées de brumes. J'ai revu le golfe de Californie sur un petit voilier, une nuit de pleine lune alors que je pêchais, avec un ami preneur de son, des sardines qui deviendraient divines cuites au feu de bois, assaisonnées d'un peu de *Tabasco*, quelques heures plus tard à l'aube, sur une plage. J'ai entendu les voix de mes parents, comme des éclats de diamant remontant du passé. Les entendrai-je à

nouveau ? Les reverrai-je ? Je n'ai pas résolu cette question. Je ne peux imaginer retourner chez moi. Seul l'exil me paraît possible.

Voici ce qu'il me reste : mon cahier avec mon habitude d'enfance de tout noter, d'y rêver le matériau de mes futures créations, mon chien Patrick, mon cheval, mes chèvres. Le surplus, comptes en banque, maisons ou autre, importe peu au fond. J'arrivais en bout de page quand un claquement sec de tonnerre, beaucoup trop proche, assourdissant, suivi d'un hennissement formidable, rompit les cymbales de la tempête et je sus, en une fraction de seconde, que je risquais de perdre l'un des êtres les plus chers à mon cœur : Horse. L'éclair était tombé tout près de l'écurie et la terre tremblait encore. Je perçus un grincement sinistre, tournai la tête et, par la fenêtre, vis chuter la masse sombre d'un arbre dans la nuit tourmentée. J'enfilai mes bottes, saisis une lampe-tempête, l'allumai, dévalai quatre à quatre les escaliers. Je redoutais que mon cheval ait brisé la porte de son box à coups de sabots. J'arrivai devant la porte disloquée pour constater que j'avais vu juste. La pluie me couvrait de sarcasmes mais je ne l'entendais pas. J'étais tout à mon désastre. Je me mis à courir à la recherche de mon cheval. Je ne suis rien sans lui. Il est mon frère, mon compagnon d'exil. Il adoucit ma solitude, m'offre sa tendresse et son rire. Car Horse est un grand rieur. Nous partageons nos rires, seuls sons que je parviens à former presque convenablement. J'ai toujours aimé rire. Je déteste les pisse-froids. Horse rit souvent et m'arrache des rires. Lui seul en est capable.

Je trébuchais sur la terre détrempée de Grèce. Je n'y voyais pas à trois pas et toute l'eau du déluge tombait sur mes épaules. Je ne pouvais même pas l'appeler pour l'apaiser, le faire revenir ; rien ne sortait de ma bouche. J'essayais, Dieu m'est témoin que j'essayais ! Je suis tombé plusieurs fois dans la boue et j'ai cassé ma lampe-tempête. La prudence me dictait de rebrousser chemin mais qu'ai-je

à faire de la prudence ? Il m'arrive parfois d'implorer la mort... Nom d'un chien, cette nuit d'encre, fouettée de vent et de pluie ! J'ai poursuivi ma quête sans lumière, à tâtons, jusqu'à perdre tout sens de l'orientation. Je ne savais plus où j'étais et le ciel noir me cinglait de pluie et de vent. J'étais perdu. Je n'ai pas retrouvé Horse. Mais j'ai trouvé une femme.

Je tente de la chasser de mon esprit. Comment pourrait-elle s'intéresser à un muet, elle pour qui les mots sont le sel de la vie ? Car je l'ai reconnue immédiatement : Anne Gimelli ! Si je m'attendais ! Dans ce trou perdu ! Un auteur français dont j'ai lu des traductions, deux romans et une pièce de théâtre, ici ! C'est aussi improbable que ma présence sur cette île. La découvrir a réveillé cruellement mon passé et remis en question mon présent. Ces deux dernières années, mon handicap revêtait moins d'importance. Je m'habituais. Je devenais indifférent au monde et cela devenait confortable. J'ai vu des êtres trahir, tromper, tuer sans le désirer, juste par négligence, paresse, et surtout sans remords. Simplement, prosaïquement, froidement, leur sale besogne accomplie, ils ont tenté de tirer du mieux qu'ils le pouvaient leur épingle du jeu. Je ne les ai pas vu regretter, je n'ai à aucun moment senti le moindre remords chez eux. Alors j'ai perdu mon estime pour les hommes. Je me suis retiré du monde pour ne plus les subir. Ne plus les entendre. Ne plus leur répondre. Au fond, leurs questions étaient tellement insipides quand je parlais encore : « Comment avez-vous réussi à percer dans la jungle d'Hollywood ? Quels sont vos rôles préférés ? Gagnez-vous autant d'argent qu'on le dit ? » Les journalistes m'ont si rarement demandé ce que j'attends de l'art de jouer et de celui de la mise en scène. Aucun intérêt pour l'artiste. Pas davantage pour l'homme. Seulement pour le symbole ! Car j'étais devenu un symbole de réussite spectaculaire. Pour des millions d'envieux, je représentais tant de dollars par an, par

rôle, par film tourné... C'est un heureux hasard sur ma route si les films dans lesquels j'ai tourné et ceux que j'ai moi-même réalisés m'ont autant enrichi. Ce n'était pas ce que je cherchais ; je cherchais seulement à exercer mon art car c'était ce que je faisais le mieux et ce qui m'apportait le plus de bonheur. Quand l'argent est venu, j'ai été ravi, bien sûr, car il me permettait de créer des films plus complexes, de perfectionner mon art. Il était une conséquence de mon travail et ma passion pour le cinéma, et non une victoire en soi. Je n'ai pas acheté de villas et d'appartements dans tous les lieux huppés de la planète. Je n'ai aucun goût pour Beverly Hill ou Monaco. Compatriotes, vous croyez de bonne foi me connaître, vous avez étalé et lu ma vie à travers des dizaines de tabloïds durant quinze ans mais vous n'avez rien compris... Vous n'avez pas envie de connaître quoi que ce soit de moi. Le symbole ! Les américains aiment les symboles de réussite sociale jusqu'à l'aveuglement. Les américains sont cupides - sans doute comme tous les hommes de la terre.

Ici, je vis incognito. J'ai trouvé davantage de bonté, d'humanité, de chaleur et de compassion chez les quelques Grecs du village le plus proche que je n'en ai reçu de mes concitoyens. Bien que je sois étranger, muet et sûrement étrange à leurs yeux, ils m'acceptent tel que je suis. Ma mère me disait et m'écrit encore : « Mon enfant, la rançon du succès est la jalousie et la haine. Tu as tort d'attendre autre chose car c'est ce que la majorité des gens est capable de donner. Pas de la bonté. Si l'inverse était vrai, cela se saurait : la terre ne ressemblerait pas du tout à ce qu'elle est. L'Histoire est écrite par les hommes, jalonnée à chaque minute de nouveaux drames.» Oui, jusqu'à hier, je ne voulais plus parler. Jamais. Mais pour la Française, je le voudrais... Je ne sais pas ce que je lui dirais. Mais il me semble que si je parlais à nouveau, je trouverais les mots.

Après l'affaire, ma mère, désespérée, a demandé :

« Jusqu'à quand ce mutisme, docteur ? Reste-t-il un espoir ?

- Mais jusqu'à ce qu'il se décide à parler, Madame. Rien de physique. Cela relève davantage d'une pathologie psychiatrique. J'ai observé bien des individus qui ont recouvré la parole des mois, voir des années après un choc. Et...

- Foutaises ! Foutaises ! » voulais-je crier à ce pont de la médecine mais impossible. Je le dévisageais furieusement, assis derrière son bureau, gras, chauve, le ventre pointé vers l'avant, onctueux comme un évêque. Je l'aurais volontiers giflé mais un reste de sang-froid me retenait. Aujourd'hui, la question se pose et je sens qu'elle deviendra lancinante jusqu'à me rendre fou : si le toubib avait raison ? Malgré son air d'évangéliste repu, s'il avait mis le doigt sur la vérité ? Je ne peux nier la dimension émotionnelle de ce qui m'est arrivé. C'est advenu subitement, sans crier gare. Vous parlez mais aucun son ne sort de votre bouche. Une vague d'affolement vous submerge, votre secrétaire vous regarde sans y croire, vous réessayez, Dorothy me dévisage plus interloquée encore, elle sent que ce n'est pas une plaisanterie, je m'énerve, rien à faire, rien ne vient ! Je n'ai jamais vu le teint de ma secrétaire aussi blême de toute ma vie. Si le toubib avait touché juste ? Je me remettrais donc à parler parce que je le désire ? C'est une pensée qui me laisse de l'espoir... Jusque-là, je n'y avais jamais cru. Je n'étais pas prêt à accepter pareille évidence : je m'interdis de parler ! Je suis responsable de ce gâchis. Alors rien n'est irréparable ! Est-ce une forme de punition inconsciente ? J'ai beau grimacer devant mon miroir... Aucun mot ne se forme, mes cordes vocales ne répondent pas. Sans ma voix, je suis séparé du monde entier. Au mieux, je deviendrai un Buster Keaton ou un Charlot mais qui voudrait d'un Buster Keaton ou d'un Charlot en 1989 ? Sans ma voix, je ne peux exercer les passions qui faisaient de chacune de mes journées

un bonheur renouvelé. Privé de ma joie de vivre. Impossible de diriger un plateau ou de jouer un rôle.

Voici une dizaine d'années, j'ai pensé à avoir une longue conversation avec Anne Gimelli. J'ai failli lui téléphoner ; j'avais réussi assez difficilement à obtenir son numéro à Paris. Je caressais l'idée d'acheter les droits d'auteur de son deuxième roman pour le porter à l'écran. J'admirais ses héros pour lesquels j'avais eu un coup de cœur ; une grande sympathie m'avait saisi pour ses personnages excessifs, tout d'une pièce, taillés dans les passions : un jeune Américain, d'ascendance irlandaise comme tant d'entre nous, tête brûlée aux idéaux anti-esclavagistes, et une jeune Française, amoureuse de liberté au point d'avoir œuvré pour la Commune auprès de Jules Vallès, l'un des plus célèbres insurgés de France. Les deux jeunes gens se rencontrent aux Etats-Unis durant la guerre de Sécession. Ce sujet invraisemblable ne pouvait manquer de me toucher. Ce couple plein de vie, de fougue, prêt à la mort comme au rire, me séduit toujours. J'ai beaucoup relu ce livre. Mais qui, aux Etats-Unis, sait ce que fut la Commune en France ? Evidemment, pas un seul producteur n'a daigné s'intéresser à mon projet. Je n'ai donc jamais contacté la Française. A l'époque, je n'avais pas les reins assez solides pour produire ce film. Aujourd'hui, c'est différent. « Foutaise, me répondaient-ils les uns après les autres, un roman français, et par-dessus le marché pas très commercial ! D'accord, il a été traduit chez nous, mais de là à tourner un film... Oubliez-le. » Les imbéciles !

Avec l'argent des droits d'auteur, son existence aurait changé. La biographie de son dernier roman précise qu'elle est toujours professeur de français. Je me demande si ce serait encore le cas... Sûrement pas ! J'ai abandonné l'idée de monter ce film et elle n'a jamais rien su de ce qui avait germé dans mon esprit. Malgré tout, ce projet a longtemps bercé mes rêves... J'aurais pu le réaliser

quelques années plus tard ; nous nous serions alors rencontrés. Tout aurait été différent. Le destin est fantaisiste ; il dépend peu de notre volonté consciente mais surtout de nos volontés inconscientes, nos humeurs, nos rencontres, et de l'absurdité des hasards multiples et des réactions en chaîne, insoupçonnables, que nous provoquons, l'ignorant... Nous-mêmes influençons la vie des autres sans le désirer. Ce qui revient à dire que nous sommes tous victimes de la vie. Mais en un sens seulement. Car ce qui est réellement important, c'est ce que nous choisissons d'en faire. Il existe une certaine ironie du sort avec laquelle nous nous confrontons tous et qu'il faut assumer, dont il faut même rire ! Si Horse était ici, je le lui expliquerais ; il n'y comprendrait rien. Devant mon air grave, il m'éclaterait de rire au nez. Nous ririons de bon cœur tous les deux. Voici ce qu'il faut faire : se foutre du destin comme d'une guigne. Car nous pouvons décider de notre rôle et du scénario de notre existence. Taire nos plaintes et choisir le courage, l'audace, l'aventure. Ne plus subir les autres, ni nos croyances, nos préjugés, nos habitudes. Jeter tout cela aux orties. Ne jamais se regarder comme une victime. C'est ainsi que je vivais, en pleine conscience, maître de ma destinée. En état de grâce. C'était ma philosophie ; du moins jusqu'à l'accident qui a bouleversé si violemment mon existence. J'ai baissé les bras. Seul mon cheval me rappelle ma grâce d'autrefois. Mais Horse a disparu. Invisible ! Introuvable ! Et merde. Je suis privé d'une compagnie indispensable. Il me reste mon chien, Patrick, mes chèvres et mon imagination.

J'ai eu l'occasion de dire à la Française : « Voici dix ans, j'ai failli demander à votre éditeur de me céder les droits de votre roman pour réaliser un film... » Au lieu de cela, je l'ai regardé comme un imbécile. J'étais tellement interloqué de me trouver nez à nez avec Anne Gimelli, dans cette minuscule ferme, au milieu de rien ! Elle, en exil, comme moi ! Car il ne peut s'agir que d'un exil volontaire : qui, n'étant grec et

né ici, voudrait y habiter, loin de toute civilisation ? Mon cœur battait la chamade, mille mots se bouscullaient sur ma bouche, se heurtaient à mes dents, mourraient sur mes lèvres ; aucun son n'en sortait. Alors j'ai conservé un calme parfait car c'était ce qui s'imposait. Anne semblait épuisée ; sans doute avait-elle peur de cette tempête démente, de moi, trempé, crotté jusqu'aux cheveux, de mon air farouche, mes yeux fous d'homme qui cherchait son ami sans résultat, perdu dans un monde en furie. Aurais-je pu lui parler, le temps n'était pas aux présentations mondaines. Nous n'étions pas avec son distingué éditeur français dans un café réputé du VI^{ème} arrondissement de Paris, dans mon bureau d'Hollywood ou au bord de la piscine de l'un de mes producteurs. Elle s'est évanouie. Je l'ai saisie à temps, avant qu'elle touche le sol. Entre mes bras, je ne la trouvai pas légère bien qu'elle soit mince : j'étais moi-même épuisé. Sa chair, qui palpitait contre la mienne à travers nos vêtements mouillés, me parût terriblement réelle, chargée de vie intense. Je la portai dans son lit, l'installai, la bordai. Ses cheveux noirs formaient une marée ondulée sur l'oreiller blanc ; leur parfum me submergea. Je la pinçai à la joue afin qu'elle revienne à elle ; elle poussa un soupir, entrouvrit les yeux, tourna la tête et s'endormit d'un sommeil de plomb. J'aurais aussi bien pu ne pas être là. Ma première impression fut confirmée : elle était étrangement fatiguée. J'espère que le froid de sa chemise de nuit, trempée par la pluie quand elle m'a ouvert, ne la rendra pas malade. Je suis sorti dans la tourmente, ai refermé la lourde porte derrière moi, et suis reparti à la poursuite de Horse. J'aurais pu attendre son réveil mais je ne voulais pas qu'elle sache que je suis muet. Errer par une telle nuit, sans lumière, à peine couvert, sans y voir à deux mètres ! Horse, où es-tu ?

Le Cheval de l'Irlandais est en vente sur Amazon en livre papier ou en ebook Kindle. Pour en savoir davantage, il suffit de cliquer ici : <https://amzn.to/2LbxPdf>. Je

te remercie de m'avoir fait confiance et d'avoir lu jusqu'ici cette histoire qui fait la part belle aux artistes et où l'amour et la violence vont s'affronter dans un duel mortel. J'espère que tu as apprécié mon cadeau : ces 50 premières pages représentent 25% de mon roman puisqu'il compte 200 pages !

Si tu le lis entièrement, n'hésite pas à me laisser un commentaire sur Amazon ; en tant qu'auteur, je suis vraiment curieuse de savoir ce que tu penses de mon roman.

Et bien entendu, à bientôt sur le blog !